

LE JOURNAL D'ANDRÉ GIDÉ

*Qui saurait se passer de ce
journal frémissant et contenu ?*

ECRIT dans cette langue sobre et vigoureuse qui est sa marque, ce « Journal » de cinquante ans, qui vient de paraître, est le portrait, par lui-même, ou mieux la confession d'un grand écrivain, André Gide (1). Il est impossible, *mutatis mutandis*, de ne pas évoquer, à son sujet, l'ouvrage similaire de Jean-Jacques Rousseau, dont on a dit qu'il avait apporté, dans les lettres françaises, le sentiment de la nature joint à celui du malaise. J'ai traité naguère du malaise en général, qui est un syndrome à part dû, je pense, à une exaltation conjointe et contraire de la sensibilité et du discernement. Un médecin autrichien, le docteur Erwin Pulay, a publié récemment, à ce sujet, un livre de haute valeur, non encore traduit en français, *L'Homme hypersensible*, interprété, médicalement parlant, par un déséquilibre des hormones, éléments issus des glandes endocrines. Mais aucun, je pense, parmi les hommes de lettres par prédisposition, n'échappe, plus ou moins, à un pareil déséquilibre.

Au cours de ces cinquante ans, la vie intérieure de l'auteur du *Dostoïevsky* et de *La Porte étroite* ne semble pas s'être profondément modifiée. Tourmenté par le spirituel, préoccupé par l'organique, intéressé par l'intellectuel, André Gide, dont la culture est vaste et précise, bénéficie d'une curiosité universelle et fait montre, dans ses recherches en « connais-toi toi-même », d'une entière bonne foi. On ne remarque chez lui aucune affectation. C'est son charme et c'est le secret de son influence. Certains se sont étonnés de le voir, à un moment, manifester de l'intérêt pour le communisme, qui est une doctrine bien sommaire ; ce qui fut aussi le cas d'Anatole France. Mais, s'étant rendu à Moscou, pour vérifier sur place ses conjectures, il en revint désappointé et donna les raisons de son désappointement. Voilà le véritable courage.



Son « Journal » nous le montre fidèle à ses amitiés et à ses dégoûts, aimant à chercher un refuge dans la musique, dont il traite délicieusement, étonné des attaques dont il est l'objet, puisqu'il ne veut de mal à personne. Cette surprise me surprend. Il a obtenu, en effet, le genre de succès qui irrite le plus les confrères : le succès en profondeur, qui est de beaucoup le plus enviable. Il a, de par le vaste monde, quelques milliers de lecteurs dévoués et dont il traduit les troubles et préoccupations, qui ne sont ni ceux ni celles du commun. Il participe, à ce point de vue, de Marcel Proust et de Robert Browning. Il est même entré dans la race jaune, si peu accessible, chez les Japonais et les Chinois. Je le dis parce que je le sais. La lecture n'est pas seulement une distraction, c'est un besoin, une nourriture. Il est plus essayiste que romancier, mais certaines rencontres le frappent « au delà de la raison ». Ecoutez ce véridique portrait de Marcel Schwob :

« Il était très court, et non pas précisément obèse, mais comme gonflé de son. Il était flasqué. Vers la fin de sa vie, terriblement éprouvé par la maladie, il ne paraissait point tant amaigri que vidé. Son amabilité était exquise. Il avait grand souci de diriger la curiosité intellectuelle de ses amis vers ce qu'il pensait qui pourrait les satisfaire. Je n'oublierai point que c'est lui qui me fit lire Ibsen... »

Cette image est d'une exactitude railleuse et saisissante. Nous formions alors un petit groupe composé — vers 1892-1893 — de Maurice Barrès, de Paul Claudel, de sa ravissante et géniale sœur Camille Claudel (Claudel venait de publier *Tête d'or* et *La Ville*), de Georges Hugo, qui hébergea Schwob à Guernesey (alors que l'auteur du *Roi au masque d'or* et du *Lion de Monelle* traduisait *Moll Flanders*, histoire d'une voleuse, de Daniel de Foe), de Jules Renard, de Byvanek, le grand critique hollandais, du docteur Henry Vivier, qui soigna, avec tout son cœur et son talent, Marcel Schwob, et de quelques autres. Nous étions sous de littérature. La sinistre affaire Dreyfus fit entrer parmi nous la politique et finalement nous sépara. C'est par miracle que Gide et moi ne nous soyons pas rencontrés à cette époque. C'est par Schwob, très fouineur et d'un goût sûr, que je connus Quincey et le dramaturge anglais Cyrille Tourneur, omis par Taine dans son *Histoire de la littérature anglaise*.



En 1926, Gide écrit de Jules Renard, qui semble avoir attiré particulièrement son attention et qui désirait farouchement atteindre à la grandeur par le petit : « Son « Journal » n'est pas un fleuve, c'est une distillerie. » Il dit aussi : « Sa phrase étrangle sa pensée. Il donne la note juste, mais tou-

(1) Bibliothèque de la Pléiade, édit.

jours en pizzicato. » Puis : « Son jardin aurait besoin d'être arrosé. »

Ce « Journal », plus que l'homme, nous fait connaître l'homme de lettres, avec ses susceptibilités, ses humeurs et aussi son besoin de justice dans l'exercice de sa profession. Le médecin qui parle du médecin n'a aucun souci de la vérité. Il est un loup pour son confrère. Seul le débinage le guide. Il n'en est pas de même de l'homme de lettres, qui reconnaît facilement la supériorité professionnelle de celui qui ne pense pas comme lui. La guerre de 1914-1918, ses horreurs, ses deuils, désolent et accablent André Gide, mais il ne retient presque rien de ses grandeurs, ni de ses liaisons avec les problèmes supérieurs de la politique et il ne fait qu'entrevoir Maurras, pour lequel il a d'ailleurs de la sympathie. Le langage semble l'intéresser plus que la patrie, dont il est seulement l'expression. Je n'ai trouvé dans son « Journal », au cours des années terribles, aucune réflexion profonde sur le commandement, la discipline, la hiérarchie, toutes ces questions devenues soudain brûlantes et primordiales, alors qu'il prête attention à des scribouilleurs comme Souday (pour n'en citer qu'un) qui ne présentent aucun intérêt. Ni Joffre, ni Foch, ni Mangin n'ont attiré sa curiosité psychologique. A peine quelques mots sur Clemenceau, dont le cas (général à soixante-dix-sept ans, de la plus grande guerre de l'histoire), est toutefois plus intéressant que celui de Jacques-Emile Blanche, ou même de Marcel Proust. Vous me direz : « Il ne parle (Gide) que des gens rencontrés. » D'accord. Mais n'ayant jamais adressé la parole à Foch, je n'ai jamais cessé de penser à lui et de me poser, à son sujet, toutes sortes de questions. Il n'est pas de personnalité qui me passionne plus que celle d'un grand soldat — surtout de chez nous — sans qui science, littérature, art, tout s'efface, tout croule, tout devient humiliation et regret, sinon hypocrisie. Même remarque pour un visionnaire de l'Infini, tel que le père Janvier, réglé par Gide dans une courte blague sur Galilée, et qui était un magnifique esprit.

Voici, maintenant, l'homme de lettres en soi, tel que je l'ai toujours connu. Le 11 janvier 1917, Gide écrit : « Je cherche, depuis quelques jours, le titre que je devrai donner à ces Mémoires, car je ne voudrais précisément ni de Souvenirs, ni de Mémoires, ni de Confessions. Et l'inconvénient de tout autre titre, c'est qu'il comporte une signification. J'hésite entre *Et Ego*, mais qui rétrécit le sens, et *Si le grain ne meurt*, mais qui l'incline en l'élargissant. Je crois pourtant que je m'arrêterai à ce dernier. » C'est en effet ce dernier titre que Gide, par la suite, a donné à son plus beau livre, le plus intense, le plus brûlant.

Je note en Gide un orgueil à intermittences, et qui, dans ces dernières, s'irrite des critiques de celui-ci ou de celui-là. Cela m'étonne. Fils d'homme de lettres et ayant beaucoup produit, avec les hauts et les bas de notre profession, je n'ai jamais été sensible aux éloges outrés, ni à la sévérité même motivée. J'ai toujours estimé qu'il faut laisser se soulager le mérinos. Quant aux polémiques, j'y suis comme dans mon élément naturel et les pires injures me divertissent, sans m'entamer en quoi que ce soit. Pour une calomnie précise, j'en poursuis l'auteur, mais en riant. Je recommande mon procédé à Gide.

Pour les Goncourt, eux aussi passionnément, fébrilement, profondément hommes de lettres, l'auteur du « Journal » me paraît un peu bien sévère. « La manière par quoi ils paraissent si « artistes » de leur temps, est cause aujourd'hui de leur ruine. » Les Goncourt sont, selon moi, avant tout, des historiens. Leur *Marie-Antoinette*, leur *Société française pendant la Révolution* sont, à mon avis, deux chefs-d'œuvre et d'une perspicacité psychologique et, quoi qu'on en ait dit, politique, extraordinaire. Ils ont eu dans les mains sans doute des documents de premier ordre — je pense aux lettres du marquis de Biencour — mais ils ont su en tirer parti, et en ce qui concerne la société, ils ont fait voir ce qui jusqu'à eux était à peine suggéré, ils ont ranimé les estampes. On a cru les écraser avec ce mot « des collectionneurs ». Ce n'est pas exact. Certaines pages sur la reine martyre respirent la colère et la justice. Le récit de la séance de la Convention, où fut votée la mort du roi, dépasse le meilleur Michelet, et quand ils disent dans leur « Journal », lors de leur visite au même Michelet, éclairé par sa lampe, qu'il était, comme son histoire, les parties hautes mal éclairées, les parties basses en pleine lumière, c'est la pleine vérité. S'il y a chez eux du Debucourt, il y a aussi du Rembrandt. Où Gide voit-il, là-dedans, la moindre ruine, la moindre lézarde ?

Je lis, pour sa décharge, un peu plus loin : « J'ai toujours eu plus d'intelligence, plus de mémoire et plus de goût pour l'histoire naturelle que pour l'histoire. Le fortuit m'a toujours moins intéressé que le nécessaire et il m'a toujours paru que l'on pouvait recueillir plus d'instruction de ce qui se répète chaque jour que de ce qui ne recommencera jamais (fatalité extérieure, fatalité intime). » Mais l'histoire comporte elle aussi des lois biologiques qui, dans ce cas, s'appellent politiques et Gide connaît certainement le mot de Napoléon : « La fatalité, c'est la politique. » Je m'arrête, car il y aurait un volume à écrire là-dessus. Pour ma part, je préfère l'histoire à l'histoire naturelle, parce que l'homme m'intéresse d'abord.

La question des aïeux — « si sages, si

sages », comme dit Mistral — et de leur héritage moral amène Gide à une expérience sur soi, genre « table rase », qu'il expose dans les termes suivants : « Je commençai donc de chercher quelles étaient, parmi les pensées, les opinions, les façons de mon âme et de mon esprit qui m'étaient les plus familières, celles que je tenais le plus certainement de mes pères, de mon éducation et de ma formation puritaine qui d'abord avait fait ma force, de cette sorte d'atmosphère morale où je commençais d'étouffer. Et sans doute poussant à l'extrême, à l'absurde, ce dépouillement, fussé-je parvenu à l'appauvrissement total — « car qu'as-tu que tu n'aies reçu ? » — mais aussi bien est-ce le total appauvrissement que je considérais comme le bien le plus véritable. Résolu à résigner ainsi toute possession personnelle et convaincu que je ne pouvais aspirer à la disposition de tout qu'à condition de ne posséder rien en propre, je répudiai toute opinion personnelle, toute habitude, toute pudeur, ma vertu même, comme on rejette une tunique, afin d'offrir un corps sans ombre au contact de l'onde, aux vents passagers, au soleil. Forte de ses abnégations, je ne sentis bientôt plus mon âme que comme une volonté aimante — oui, c'est ainsi que je me la définissais — palpitante, ouverte à tout venant, pareille à tout, impersonnelle, une naïve incohésion d'appétits, de convoitises, de désirs. » Ce genre de dépouillement mécanique, et quelque peu illusoire, a l'avantage de nous faire sentir que le *moi*, ou legs ancestral, n'est pas tout, et de nous révéler l'existence d'un *soi*, personnel et intransmissible.

L'auteur de *Si le grain ne meurt* nous fait savoir qu'il est un improvisateur, et un improvisateur foisonnant. « Il m'arrive d'écrire en wagon, en métro, sur les bancs des quais ou des boulevards, au bord des routes et ce sont mes meilleures pages, les plus réellement inspirées. » C'est là le signe de l'esprit créateur et jaillissant, fort différent de la

stagnation et du limage flaubertien. Autre remarque : « Pour bien juger de quelque chose, il faut s'en éloigner un peu, après l'avoir aimé. Cela est vrai des pays, des êtres et de soi-même. » Diderot a écrit : « Mes idées ce sont mes catins. » Elles nous mènent quelquefois où nous ne voudrions pas aller et il y a, dans toute critique motivée, un entraînement, qui peut conduire à un point de vue nouveau, directement opposé à nos tendances naturelles. Cela, par exemple, est très sensible chez Renan et dans sa *Réforme intellectuelle et morale*, où se trouve la plus ample et sévère critique que l'on ait faite de la Révolution.

Avec raison, Gide trouve Freud « gênant ». Il est, en effet, péremptoire, comme son maître Charcot, dont il n'a ni l'éloquence, ni le sens poétique. Sa doctrine du rêve est tirée par les cheveux ; sa doctrine du refoulement est dans Montaigne et dans le langage courant « en avoir gros sur le cœur », et l'instinct génésique n'est pas comme il le professait, l'hôte tyrannique de l'homme. Paul Sollier, dans son cours de Bruxelles, a réfuté les principales sottises de ce grand primaire. Il restera de lui un terme : le complexe. On en met aujourd'hui dans tout. Mais le « complexe d'Œdipe » est une blague.



A cet état, remarquable et singulier, de la pensée de Gide, évidemment écartelé entre l'art et la connaissance, comme dans la *Melancholia* de Dürer, y aura-t-il un aboutissement ? Je l'ai cherché en vain dans les dernières pages, celles de 1939. Il écrit de son « Journal » : « Les quelques allusions au drame secret de ma vie que j'y livre y deviennent incompréhensibles par l'absence de ce qui les éclairerait. Incompréhensible ou inadmissible, l'image de ce moi mutilé que j'y livre, qui n'offre plus, à la place ardente du cœur, qu'un trou. » Ce dont je suis certain, c'est qu'aucune véritable bibliothèque française, à l'avenir, ne saurait se passer de ce journal frémissant et contenu. Il y palpite une jeunesse irradiante et comme le regret d'un regret.

Léon DAUDET,
de l'Académie Goncourt.